

Méthodes stylistiques. Unités et paliers de pertinence ?

Table ronde du 1^{er} avril 2015

À la fin du deuxième jour du colloque s'est tenue une table ronde sur les enjeux scientifiques du colloque. En voici un bref aperçu mis en forme par Michèle Monte, co-organisatrice du colloque au côté de Philippe Wahl, Agnès Fontvieille et Stéphanie Thonnerieux, membres du groupe de recherches « Textes & langue » de l'E.A. 4160 Passages XX-XXI.

Il avait été demandé à trois personnes de lancer la discussion en soulignant quelques aspects qui leur avaient semblé importants dans les deux jours écoulés au regard des pistes ouvertes par l'appel à communications.

Stéphane Chaudier, reprenant la distinction de Philippe Wahl dont le colloque a montré la fécondité, commence par observer que certains paliers d'analyse sont encodés par les pratiques discursives (phrase écrite délimitée par la ponctuation, paragraphe, changement de chapitre, vers, strophe), mais que d'autres résultent d'un travail de lecture et de mise en relation d'éléments du texte qui peuvent être disjoints. Il souligne le caractère constructionniste de l'approche stylistique : un va-et-vient constant s'établit entre les faits observables et l'appareil théorique du chercheur, dont il faut avoir conscience pour éviter l'essentialisation des unités.

Ilias Yocaris a lui aussi distingué des caractéristiques intrinsèques du texte et d'autres construites par l'interprète. Il considère qu'on dispose de définitions partielles du style que la discipline devrait à présent être en mesure de synthétiser, en associant notamment les apports de la stylistique structurale et ceux de la pragma-stylistique énonciative. La question du style comme émergence à partir d'une somme de propriétés hétérogènes est une piste à explorer dans l'analyse de l'interaction entre différentes composantes. Il importe aussi de clarifier les rapports entre style et esthétique.

Bernard Combettes a attiré l'attention sur une certaine confusion dans l'emploi des termes « palier » et « unité » : il distingue pour sa part, dans l'analyse des unités linguistiques, les domaines de la linguistique (énonciation, syntaxe, lexicale) dont elles relèvent, et l'empan textuel couvert par leur fonctionnement. Préférant parler de formes linguistiques plutôt que de faits de langue, il envisage les formes sous une triple perspective : les unités concernées, le sens qu'elles véhiculent et leur portée. Enfin il estime que l'étude stylistique doit prendre en compte les facteurs cognitifs pesant sur la compréhension, et notamment les modes de lecture, qui influent directement sur la manière dont les textes sont compris et interprétés.

Après ces trois interventions, la discussion s'est engagée autour des concepts mobilisés. Le terme de « palier », dont Stéphane Chaudier a souligné le caractère métaphorique, implique une idée de hiérarchisation des unités (des plus réduites aux plus larges) et de récursivité des analyses. Philippe Wahl précise qu'il a été question d'utiliser en titre la notion de « grandeurs textuelles », présente dans l'appel à communication en référence aux travaux de François Rastier, en particulier. La pertinence de ces grandeurs dépend en effet d'une approche modulaire (voir les domaines linguistiques mentionnés par Bernard Combettes) justifiée par un projet de lecture. On a évoqué le rôle de la prosodie à l'oral et du déroulement temporel de l'énoncé (à l'écoute comme à la lecture) dans la délimitation des unités et dans la compréhension de leur portée.

Il a été rappelé que les unités fonctionnent souvent sur plusieurs plans, jouant un rôle à la fois dans l'organisation textuelle et dans l'interaction énonciative. On peut remarquer que les communications au colloque ont peu pris en compte les unités discontinues que sont les marques énonciatives, et se sont attachées pour la plupart à des phénomènes de continuité et de rupture au niveau des enchaînements textuels et des contiguïtés spatiales. Mais les études sur les variations d'une

forme (paragraphe, strophe, vers) ou d'une organisation sémantique (molécule sémique, acte de langage, jeu entre figement et défigement) ont montré clairement la nécessité d'une contextualisation large (à l'échelle de l'œuvre et du genre) des phénomènes étudiés. Quant à l'exploration outillée des textes, les contributions ont montré qu'elle ouvre la voie au repérage de motifs à l'échelle du texte entier et jette également un pont entre stylistique et analyse de discours en permettant de constituer des corpus au sein desquels les spécificités idiolectales peuvent être envisagées sur fond de régularités génériques et d'évolutions sur la longue durée.

La discussion a ensuite porté sur la notion d'hermétisme ou d'illisibilité. Proust a longtemps été considéré comme illisible, nous a rappelé Geneviève Henrot Sostero, ce qui illustre les processus d'acculturation dans lesquels peut s'engager le lecteur. Il serait peut-être intéressant de mettre le statut du lecteur au centre d'un prochain colloque ou d'orienter l'étude sur les interactions entre dispositifs énonciatifs et style. Une ouverture explicite du colloque aux textes non littéraires et une étude des rapports entre idiolectes et sociolectes seraient aussi à envisager.